Marianne Le Collen

Tenir la garde



roman

Marianne Le Collen

Tenir la garde

© Marianne Le Collen, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0095-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Leïla

Je vide l’air piégé dans mes poumons. Les bulles remontent à la surface et explosent silencieusement. Mon thorax s’écrase contre l’émail chaud du fond de la baignoire. À présent, mon corps est intégralement plongé dans l’eau chaude. Seules mes mains surnagent.

Un carillon léger tinte dans mes oreilles, comme un bruit de grains de sable qui s’entrechoquent sous le va-et-vient des vagues. J’ouvre les yeux et distingue le plafond qui danse à travers l’eau claire. En faisant onduler mon corps, le son s’accentue. De mon pied j’immobilise le pommeau de douche qui cognait doucement contre la paroi de la baignoire et le silence se fait.

Mes muscles sont parfaitement détendus. Je suis en sécurité, protégée de l’extérieur par cette armure liquide. Je manque d’oxygène et pourtant je me sens très calme. Je pourrais rester là, immobile, et mourir doucement.

Pourquoi les suicidés mettent-ils une pierre à leur pied avant de sauter ?

Soudain mon cœur cogne dans mes oreilles. L’idée d’une bouffée d’air est irrésistible. La peur de me noyer me saisit brutalement. J’agrippe les rebords de la baignoire et je m’expulse de l’eau, dans une soudaine urgence.

Essoufflée et effrayée, j’essore mon visage de mes mains.

Arrête tes conneries, Leïla.

Ma voix brise le silence, comme si elle était celle d’une inconnue. Je sursaute. Un frisson qui me parcourt trouble la surface de l’eau. De mon pied, j’actionne le robinet et remplis la baignoire de cinq centimètres supplémentaires d’eau fumante. Le glouglou de l’eau assourdit mes pensées et m’apaise.

Je caresse mon ventre, très doucement. Un long mouvement serpente sous ma peau tendue. *Il va bien*. Toute la journée, je me répète ces trois mots en boucle pour m’en convaincre. Il bouge souvent pour me rassurer. Plus la fin de la grossesse approche, plus je m’inquiète. Jusqu’à présent, il n’y avait pas le choix ; il fallait en passer par la grossesse pour avoir un enfant, mais maintenant qu’il est grand et suffisamment fort, il pourrait naitre, et être enfin en sécurité. Une fois né, je saurais le protéger, j’ai confiance en mes bras et en Max qui nous protège tous les deux. Mais coincé ainsi à l’intérieur de moi, je ne peux rien pour lui. Nous sommes tous les deux bêtement figés : lui prisonnier et moi prison.

Si seulement je pouvais accoucher là, maintenant, sans avoir besoin d’aller à

l’hôpital. Max rentrerait du travail et il me trouverait dans l’eau chaude avec notre bébé contre ma poitrine. J’expire lentement et imagine un avenir où je n’aurais besoin d’aucun oiseau de malheur en blouse blanche.

Je quitte la baignoire, me sèche et m’arrête devant le miroir. J’y questionne mon reflet que je ne reconnais pas. Je touche mon ventre du bout des doigts. J’essaie de le rentrer puis le laisse totalement s’épanouir. Je m’observe longuement, sans pudeur. Bien que je me trouve belle, ce reflet n’est pas moi.

C’est une étrangère qui m’observe dans le miroir.

Constance

Lundi 13 juin

7 h 05

J’appuie de nouveau sur le bouton *snooze*, je n’arrive pas à sortir du sommeil.

Je décompte mentalement : 3…2…1 et je bondis hors du lit. Un léger vertige me prend. Je me rassieds sur le matelas et inspire un grand coup. *Tiens bon Constance, tu vas y arriver*.

Je pousse la porte de la chambre d’Elvire et m’approche du petit lit. Je tire à demi la couette au motif liberty et remue doucement son épaule. Je chuchote à son oreille :

— Debout, ma chérie. C’est l’heure de se réveiller.

Je sais déjà qu’elle ne se lèvera pas. Elle me ressemble tant.

Sous la douche, le jet d’eau froide achève de me réveiller. Un coup d’œil à mon portable m’indique qu’il est 7 h 25, je n’ai plus le temps de sécher mes cheveux : je les démêle de plusieurs coups de brosse brusques et les rassemble en queue de cheval. Un SMS de Mathieu m’attend sur mon téléphone, je n’ai pas le temps de le lire pour l’instant. Je l’ouvrirai plus tard.

Elvire dort toujours profondément. Je la secoue plus fort, je descends la couette sur ses pieds. Elle gémit.

— Viens déjeuner maintenant. Tu vas être en retard à l’école.

Ma voix s’est raffermit.

Au rez-de-chaussée, le désordre règne. Hier soir, j’étais tellement épuisée après avoir mis les enfants au lit, que je me suis couchée sans ranger.

Je démarre la bouilloire, mets la cuillère à thé dans la tasse, puis je remplis le lave-vaisselle. Mes gestes sont précipités et maladroits. Je me cogne dans un coin, je jure, les assiettes s’entrechoquent. Je crie à Elvire de descendre à la cuisine : *Immédiatement !* Mes cris réveillent Jean. Il hurle. Je réchauffe un biberon en catastrophe que je glisse entre les barreaux de son lit, puis je redescends à la cuisine verser les céréales dans le bol d’Elvire. Elle s’assoit mollement devant et plonge sa cuillère dans le lait avec une lenteur exaspérante. J’expire exagérément pour me forcer à ralentir mon rythme cardiaque et prends place à ses côtés. Alors que je verse l’eau bouillante dans ma tasse, je me rappelle que c’est la baby-sitter qui récupère les enfants ce soir, or j’ai oublié d’anticiper leur diner. Dans le frigo, je déniche un fond de coquillettes

agglomérées dans une casserole. Près de la plaque de cuisson, je mets en évidence un petit pot pour Jean, la baby-sitter s'en débrouillera. Je n'ai pas le temps de songer à quel point je suis une mère dépassée que déjà l'horloge affiche 7 h 40 : je suis vraiment très en retard et pourtant le sprint du matin ne fait que commencer : Couche… Body… *Lave tes dents… Tu as fait pipi ?... Où sont tes chaussures ?… Tu finiras ça dans la voiture…*

Elvire pleurniche. Je lui interdis de pleurnicher.

Les portières claquent. Sur le siège conducteur, je prends quelques secondes avant de démarrer, les mains sur le volant. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur pour m'assurer que je n'ai oublié personne.

À voir mes deux enfants sagement installés dans leur siège-auto, je ressens un étrange soulagement. Ils sont réveillés, nourris, habillés et bien attachés. Ce matin encore, je ne sais comment, j'y suis parvenue.

Sur la route, je m'aperçois que j'ai oublié de boire mon thé. Chaque matin ressemble à cette course folle et chaque soir je retrouve mon thé froid qui m'attend depuis des heures sur la table de la cuisine, indifférent à la vie de dingue que je mène.

8 h 35

Je soupire de lassitude en poussant la porte du bureau : vingt-quatre heures de travail m'attendent alors que j'étais déjà de garde avant-hier. Le deuxième jour après la garde est toujours le plus difficile ; celui où la fatigue alourdit le crâne, ralentit les mouvements et transforme la moindre tache en une montagne à gravir.

Depuis le début de mon internat de gynécologie-obstétrique, ma dette de sommeil ne cesse de s'accroître. Quand j'étais enceinte d'Elvire, alors jeune interne, je m'étais plainte à la gynécologue de la fatigue liée à la grossesse. Elle avait eu un mouvement de main qui signifiait « C'est un détail » et avait rétorqué :

— Nous autres, les gynécologues, nous dormirons quand nous serons morts !

J'avais ri.

Je pense souvent à cette phrase qui ne me fait plus rire. Désormais, je suis résignée à l'idée de vivre une vie entière fatiguée. Je ne compte plus les repas de famille que j'ai manqués parce que je travaillais, les mariages où je me suis couchée à minuit, car j'étais de garde le lundi, ou encore les punitions trop sévères qui tombent sur Elvire en repos de garde, quand le moindre de ses cris me vrille les nerfs. Ma fatigue est devenue une partie de moi, comme une tumeur

énergivore que je traine sans cesse.

Habituellement, je n'enchaîne jamais si rapidement deux gardes, mais cette semaine, plusieurs collègues sont absents, alors les gardes reviennent vite.

Le temps d'enfiler mon pyjama de bloc et mes sabots, j'arrive en retard au staff. Il ne reste plus de place autour de la table. Comme tout à l'hôpital, chacun a sa place. Les internes s'installent près de la porte, prêts à s'échapper, la cadre de salle de naissance est près de la prise, cramponnée à son PC et ses fiches de cotations, et au centre les médecins trônent. Les retardataires sont relégués au canapé, dans un coin de la pièce. Dans l'assise basse et profonde, le regard frise la table. L'inconfort de la position ne permet pas de discuter des dossiers, de donner son avis ou, tout simplement, de s'exprimer. De quoi regretter amèrement d'arriver en retard.

Ma collègue qui termine la garde est à l'exact milieu de la table, tenant le cahier d'accouchements entre ses mains, tel un sceptre. Déjà elle a fini de présenter le dossier de la première accouchée du week-end.

J'enrage d'être coincée ainsi sur le canapé. Je tapote discrètement le coude d'un interne et lui demande de me céder sa place. Il s'exécute à contrecœur. Je me glisse alors à la table des chefs.

Toutes les accouchées des trois derniers jours sont présentées les unes après les autres. Les dossiers s'empilent en de petites tours de Pise incertaines. Je dis quelques mots des patientes de ma garde de samedi. Quand j'enchaîne les gardes, je suis au courant de tout, je connais toutes les patientes, cela me donne le sentiment de ne pas pouvoir être prise au dépourvu. Ce matin, je découvre seulement les événements des dernières vingt-quatre heures. Ce sentiment de maîtrise me met en confiance pour débuter la garde plus sereinement.

L'activité d'une maternité est imprévisible. Le calme est suspect et ne dure jamais. En quelques secondes tout peut basculer : de l'immobilisme à l'action, de l'ennui à l'urgence extrême. Être à ce point ballotté par le hasard est si déroutant qu'on essaie de comprendre quelles sont les règles qui régissent les événements de la salle de naissance. Faussement rationnel, on en vient à suspecter les tempêtes qui explosent les poches des eaux, les pleines lunes qui font contracter, ou encore l'infernale loi des séries qui nous fait tendre le dos après chaque catastrophe car : *Jamais deux sans trois*.

Impuissants à prédire de quoi seront faites les prochaines vingt-quatre heures, on devient superstitieux ; on s'interdit de penser *pourvu que la garde soit calme*, ou *je n'ai pas eu de mort fœtale depuis longtemps*, car à coup sûr, un malheur

surviendra.

Le staff touche à sa fin, Agnès se tourne vers moi, me tend le téléphone de garde, symbole du passage de relais, et me transmet le dossier final. Elle a gardé le meilleur pour la fin : Mme Chotard, une primipare de quarante-deux ans que j'ai hospitalisée il y a un mois pour une menace d'accouchement à 24 SA. À un jour près, son bébé n'aurait pas pu bénéficier d'une réanimation néonatale, j'étais alors certaine qu'elle allait accoucher. Je lui avais expliqué les risques de décès ou de séquelles graves pour son enfant. Contre toute attente, la situation s'est ensuite stabilisée… jusqu'à ce matin. Elle contracte depuis le lever du soleil et les pieds de son bébé sont déjà dans le vagin. La naissance est imminente. Collégialement, nous décidons qu'une césarienne est plus prudente afin d'éviter une naissance traumatique qui aggraverait le pronostic de ce grand prématuré.

En passant devant la salle de soins, j'avertis la sage-femme. Elle m'indique la salle où Mme Chotard attend, afin que je lui explique ce qui va suivre. Dans la pièce, la lumière est tamisée, elle est à demi-assise sous un drap qui découvre son ventre et ses pieds, elle fixe le plafond tandis qu'à ces côtés, son mari regarde le sol, l'air hagard. Tous deux évitent le ventre rond, la source de tant d'espoirs et tant de peurs. Je leur résume la situation et les informe de la césarienne, je leur demande s'ils ont des questions. Ils n'en ont pas. Ils sont mutiques et résignés, comme des personnes qui croient au destin et qui s'y soumettent.

En quittant la salle de naissance, Agnès me souhaite bon courage. Elle a renfilé une tenue civile et porte à l'épaule son gros sac en toile. Je la regarde s'éloigner avec envie.

9 h 20

En salle de césarienne, l'anesthésiste s'acharne sur le bas du dos de Mme Chotard. Il ne parvient pas à trouver l'exact espace autour de la moelle épinière pour injecter ses produits anesthésiants. Il pique deux, trois, quatre fois. Elle a mal. Plus elle sursaute quand il s'approche, plus il s'agace et perd patience. Quand elle bouge à nouveau, il hausse la voix et la gronde comme une petite fille pour qu'elle s'immobilise. Un silence embarrassé envahit la salle d'intervention. Nous sommes tous gênés pour Mme Chotard qui essuie une humiliation publique, et plus encore pour nous-mêmes qui sommes trop lâches pour intervenir. Il est tellement injuste d'avoir son premier enfant dans de telles conditions. Cela ne devrait pas se passer ainsi.

Une infirmière s’approche d’elle pour essuyer ses larmes et lui chuchote quelque chose à l’oreille. Ces quelques mots semblent avoir l’effet escompté, car je vois les épaules de Mme Chotard s’animer d’un gros soupir, puis à nouveau elle penche la tête en avant, tendant son dos vers l’aiguille. Je fais refluer ma colère qui n’est d’aucune utilité. Mon rôle n’est pas de m’indigner ni de soutenir émotionnellement Mme Chotard, mon rôle est de confier au pédiatre un bébé en parfait état, sans séquelles pour sa mère. L’émotion est un obstacle pour accomplir ma tâche. Je me reproche de l’avoir laissé me gagner. La fatigue, sans doute…

La césarienne se passe bien. Le bébé pèse 850 g, c’est un bon poids pour son terme. Il crie immédiatement. Les pédiatres le ventilent au masque, mais il n’a pas besoin de respirateur pour l’instant. Les quatre semaines passées en hospitalisation vont peut-être lui sauver la vie.

Je sors du bloc et profite de l’instant de répit pour ouvrir, enfin, le SMS de Mathieu. Il me demande quel moyen de garde j’ai prévu pour Elvire demain, car l’école fait grève.

Je me fige dans le couloir. Quelques clics me confirment le mouvement de grève et je retrouve sans difficulté le mail de la Mairie que je n’avais pas ouvert. Il est trop tard pour inscrire Elvire au service d’accueil minimum. Je pianote en vitesse un SMS à la baby-sitter pour l’informer qu’il y a des restes au frigo pour ce soir et pour lui demander si par hasard elle ne serait pas disponible demain matin pour garder Elvire entre le départ de Mathieu à 7 h et mon retour de l’hôpital vers 9 h.

10 h 15

Je visite les patientes du service de grossesse pathologique : des ruptures de la poche des eaux, deux menaces d’accouchement prématuré, une pré-éclampsie et un placenta prævia qui ne saigne plus. Mme Chotard ayant quitté le service, il reste bien rempli, mais stable.

Je vérifie mon téléphone : toujours pas de réponse de la baby-sitter. Mon stress grimpe.

11 h 30

Clémentine, une ancienne collègue d’internat m’appelle depuis Dax pour nous transférer une menace d’accouchement prématuré ; il n’y a pas de réanimation néonatale dans sa maternité et le terme de sa patiente nécessite qu’elle soit